— 184 —

SALVATOR

SUITE ET FIN DES

MOHICANS DE PARIS

PAR

Alexandre Dumas

Jean Taureau, sans lâcher tout à fait le comte Ercolano, compta les liasses de billets éparses, et, n'en voyant que neuf, il réclama la dixième.

— Laissez-moi au moins fouiller dans ma poche, objecta l'escroc d'une voix étranglée.

— C'est trop juste, dit Jean Taureau, fouille !

— Lâchez-moi, alors.

— Quand j'aurai mon compte, répondit Jean Taureau, je le lâcherai.

— Et ! tenez, le voilà, votre compte, dit l'escroc en jetant la dixième liasse de billets près des neuf premières, mais en ouvrant en même temps son couteau dans les sombres profondeurs de sa poche.

Jean Taureau n'avait qu'une parole : il avait dit à son adversaire qu'il le lâcherait quand il aurait son compte ; il avait son compte, il le lâcha.

Alors, le comte Ercolano rêva que, dans le mouvement que le charpentier allait faire, en se retournant et en se baissant pour ramasser les billets qui étaient à trois pas de lui, il allait d'un bond sauter sur le colosse et le percer ou du moins le trouer de son couteau ; mais ce fut une espérance folle, un rêve insensé ; car Jean Taureau, sans avoir précisément inventé la poudre, qui devait sembler un mode de destruction luxueux à un homme si heureusement doué, Jean Taureau avait flairé le méchant dessein de l'aventurier et ne regardait ses billets que d'un œil.

Il va sans dire que, regardant le comte Ercolano de l'autre, il vit briller dans sa main la lame du couteau assez à temps pour allonger de son côté une main large comme un battoir de blanchisseuse main dans laquelle vint imprudemment s'emboîter le poignet de l'aventurier.

En un instant, par la simple pression des muscles de l'avant-bras, le couteau échappa de la main du comte Ercolano, en même temps que le susdit comte Ercolano pliait sur ses jarrêts et tombait à la renverse.

Jean Taureau appuya son genou sur la poitrine du vaincu, laquelle fit entendre un sourd craquement, accompagné d'un râle étranglé ; et, comme il l'avait adroitement fait tomber à la portée des billets, il mit les liasses les unes après les autres dans sa poche.

Il était absorbé dans cette occupation, quand il crut s'apercevoir que, tout en râlant, son ennemi étendait la main dans la direction du couteau.

Jean Taureau vit qu'il fallait en finir, et, d'un coup de poing qui eût assommé l'animal son homonyme, il cloua pour ainsi dire la tête du maître chanteur sur le sol, en lui disant avec une sorte d'impatience qui n'eût été que comique si elle n'eût pas été suivie d'un si rude effet :

— Mais nous ne voulons donc pas rester tranquille ?

Cette fois, soit qu'il le voulût, soit qu'il ne le voulût pas, l'aventurier resta tranquille.

Il était profondément évanoui.

Jean Taureau compta ses liasses de billets ; il y en avait bien dix.

Il se leva donc aussitôt et attendit que le comte Ercolano se levât à son tour.

Au bout de cinq minutes, il s'aperçut qu'il attendait vainement.

Le comte ne donnait pas signe de vie.

Jean Taureau leva son chapeau, — c'était un homme très-poli que Jean Taureau sous son apparence grossière, — et il salua respectueusement l'aventurier.

Celui-ci, soit qu'il fut moins poli que le charpentier, soit qu'il fût incapable de lui rendre son salut pour cause d'évanouissement, ne bougea pas même le petit doigt.

Jean Taureau le regarda une dernière fois ; et, voyant qu'il persistait dans son immobilité, il jeta sa main gauche en l'air avec un geste qui semblait dire : « Ma foi, tant pis ! c'est toi qui l'as voulu, mon bonhomme. »

Puis il s'éloigna lentement, les deux mains dans ses poches, du pas calme et régulier d'un homme convaincu d'avoir accompli son devoir.

Pour l'aventurier, il ne revint à lui que bien longtemps après le retour de Jean Taureau chez lui, c'est-à-dire à cette heure matinal où la rosée descend du ciel sur la terre.

Cette rosée, si efficace sur les plantes et sur les fleurs, est, à ce qu'il paraît, non moins efficace sur le genre animal que sur le genre végétal ; car ses premières larmes commençaient à peine à tomber, que le comte Ercolano éternua en homme qui prend un rhume de cerveau.

Cinq minutes après, il s'agita, souleva, puis laissa retomber sa tête, la souleva encore, et, enfin, après trois ou quatre tentatives inutiles, parvint à reprendre son centre de gravité.

Pendant un instant, il resta assis et immobile en homme qui essaye de recueillir ses idées ; après quoi, il fouilla dans ses poches et poussa un juron épouvantable.

Il était évident que la mémoire lui revenait.

En lui revenant, cette mémoire lui montrait un abîme.

Cet abîme, c'était, béante et vide, la poche qui avait un instant renfermé cinq cent mille francs, c'est-à-dire vingt-cinq mille livres de rente.

Mais, comme c'était un grand philosophe que le comte Ercolano, il réfléchit immédiatement que, si énorme que fût la perte qu'il venait de faire, elle avait failli être plus grande encore, puisqu'il s'en était manqué de fort peu qu'avec ses cinq cent mille livres, il ne perdit une chose bien autrement précieuse, c'est-à-dire la vie.

Or, la vie lui restait, un peu écornée, c'est vrai, mais encore robuste.

Ce fut ce dont il s'assura tout d'abord en humant l'air avec ravissement et en respirant coup sur coup comme un homme privé depuis longtemps des jouissances attachées à cet exercice ; après quoi, il fit jouer son cou dans sa cravate, comme ferait certainement un homme pendu qui aurait passé sa corde ; enfin, s'essuyant le front avec la manche de sa lévite, il se leva chancelant, regarda tout autour de lui d'un air hébété, toussa avec une contraction douloureuse des muscles de la poitrine, secoua la tête comme pour dire qu'il serait longtemps à ce remettre de l'assaut qu'il venait de soutenir, enfonça son chapeau sur son front, et, sans regarder, comme il avait fait en arrivant, ni en avant ni en arrière, ni à droite ni à gauche, il s'enfuit à toutes jambes, remerciant le ciel de lui avoir conservé une existence dont il pouvait faire encore un si bon usage pour son bonheur particulier et pour celui de son prochain.

Et, maintenant, nous croirions faire injure à la perspicacité de nos lecteurs, si nous doutions un instant qu'ils eussent reconnu dans l'amateur de peinture qui s'était introduit chez Pétrus, sous le titre de son parrain, et sous le nom du capitaine Berthaud Monte-Hauban, dans le comte Ercolano, dans le maître chanteur, l'aventurier, l'escroc que Jean Taureau venait d'assommer à moitié, notre vieille connaissance, l'homme qui, à la grande joie de Pétrus, se promenait, le mardi gras de cette année, sur l'esplanade de l'Observatoire, le nez revêtu d'un fourreau de carton de trois ou quatre pouces de longueur, le nommé Gibassier enfin, lequel, grâce à la position de confiance qu'il occupait près de M. Jackal, croyait pouvoir, de temps à autre, tenter certaines entreprises lucratives, mais hasardeuses.

XCIX

Où mademoiselle Fifine rend, sans le vouloir, un grand service à Salvator.

Le lendemain de ces événements, vers six heures du matin, Salvator franchissait le seuil de la porte basse de la maison qu'habitaient, rue de la Bourbe, Jean Taureau et sa rousse compagne mademoiselle Fifine.

Bien avant d'arriver au quatrième étage, où était l'appartement du charpentier, Salvator entendit la mélopée singulière qu'il avait déjà, on s'en souvient, entendue bon nombre de fois, mais particulièrement le jour où il était venu prier Barthélemy Lelong de l'accompagner au château de Viry.

Mademoiselle Fifine vomissait contre le charpentier le répertoire de ses imprécations les plus aiguës ; le géant grommelait, comme Polyphème surprenant Acis et Galatée.

Et cependant, ainsi qu'on le verra cette fois il ne s'agissait point d'amour.

Salvator frappa rudement à la porte.

Mademoiselle Fifine, les cheveux épars les yeux hors de la tête, les épaules hors de la robe, mademoiselle Fifine, débraillée, haletante, rouge de colère, ouvrit la porte.

— Ah ça ! je ne puis donc venir une seule fois ici sans être témoin de vos disputes ? dit Salvator en regardant sévèrement la maîtresse du charpentier.

— C'est lui *qui a* tort, dit la grande fille.

— C'est elle qu'est une gueuse ! s'écria Jean Taureau en bondissant sur mademoiselle Fifine, et en levant le poing au-dessus de sa tête pour l'assommer.

— Allons, allons, dit Salvator, moitié riant, moitié sévère, il est encore trop bon matin pour battre une femme, Jean Taureau ; on n'a pas l'excuse d'être ivre.

— Pour cette fois, monsieur Salvator, rugit le charpentier, je ne puis pas vous obéir ; il y a une heure que le bras me démange, il faut décidément que je la casse.

Jean Taureau était effrayant à voir ; sa respiration faisait le bruit d'un soufflet de forge ; ses lèvres tremblaient, pâles et serrées ; ses yeux étaient hagards, injectés de sang et jetaient des flammes.

(A suivre)

ANNONCES JUDICIAIRES, COMMERCIALES ET AVIS DIVERS

République Française. — Liberté, Egalité, Fraternité, Solidarité, Justice

DÉPARTEMENT DE LA LOIRE — VILLE DE FIRMINY

HOSPICES

VENTE AUX ENCHÈRES PUBLIQUES

D'une coupe d'arbres

à MALVAL, Commune de Chazeau (Loire)

Le Maire de la ville de Firminy, a l'honneur de faire connaître que le *Samedi 30 septembre 1893*, à trois heures du soir, il sera procédé à la mairie de cette commune et par devant lui à la vente par adjudication, au plus offrant et dernier enchérisseur, d'une coupe d'arbres, que possède à Malval, Commune de Chazeau (Loire), l'Hospice de Firminy.

La première mise à prix est fixée à deux mille cinq cents francs, montant de l'estimation faite par l'expert nommé ; les enchères ne pourront être de moins de vingt francs.

Le cahier des charges, clauses et conditions de l'adjudication est déposé au Secrétariat de la Mairie, où il en sera donné connaissance aux personnes qui le requerront, tous les jours non fériés aux heures d'ouverture des bureaux.

Fait à Firminy, le 12 septembre 1893.

Le Maire :

Président de la Commission administrative des Hospices,

SOUHET Aîné.

COQUELUCHE **Guérison radicale** en 6 jours, par l'emploi du *Spécifique en poudre* (2 fr. la boîte)..

BOUTONS. ECZÉMAS, ACRETÉ du SANG guéris par le **ROB DÉPURATIF BROSSARD** aux Sucs concentrés et iodurés de salsepareille rouge, Raifort sauvage, Cresson et jus d'herbes ; le dépuratif sans rival, guérit toutes les maladies contagieuses les plus invétérées, (5 fr. et 3 fr.)

PHARMACIE BROSSARD, 3, rue Sainte-Catherine.

A LOUER

PROPRIÉTÉ

près St-Etienne, (jardin, vigne, arbres fruitiers, écurie, remise, etc), pouvant servir pour cafetier, coquetier, marchand de vins ou autre profession. S'adresser à l'Agence Fournier, sous n° 1666.

INJECTION BARRAJA

Vraie, infaillible, unique au monde. Guérit les maladies secrètes les plus invétérées. — Prix 4 fr. cours Lafayette, 115, Lyon. — Dépôt : Phar. Jacob, 5, rue de la Loire. 1860

LE FESTONNEUR A ROULETTES

Festonneur sans fin, breveté s. g. d. g. Appareil élégant, utile et bon marché, pour faire soi-même, en ligne droite ou courbe, tous les dessins de broderies, En une minute, on peut dessiner 10 mètres de feston parfait. Son emploi est si simple qu'un enfant de huit ans peut dessiner aussi bien qu'une grande personne.

Prix de la boîte contenant l'appareil, un feston, un pinceau et une fiole d'encre	1.25
Boîte contenant mêmes accessoires et 4 festons	2.10
Avec 7 festons différents	3.00
Les festons pris séparément se vendent, la pièce	0.30

Ajouter 0,25 c. pour recevoir franco.

Tous nos festons montés sur une roulette, s'adaptent à volonté sur le même appareil.

Seule Maison à Lyon vendant cet article aussi bon marché

Envoi du Catalogue des différents dessins contre 15 cent.

LYON. — AUX PETITS DOCKS DU COMMERCE, 12, RUE CONFORT. — LYON

PLANTES D'Appartements

Le *RÉGÉNERATEUR DES PLANTES*, engrais chimique concentré (sans odeur), qui a obtenu deux médailles de bronze aux Expositions horticoles de Lyon et de Grenoble 1892, est composé pour l'alimentation des plantes à fleurs et feuillage ornemental.

La végétation produite par l'usage de cette solution est fertilisante et prodigieuse, il remet aussi en état les plantes maladives ou négligées. Aux fleurs coupées, il donne une longue durée et un éclat incomparable

Prix de la boîte, avec brochure indiquant le mode d'emploi et le traitement des plantes en appartements : pour 500 arrosages, 1 fr. 25 ; pour 1.000 arrosages, 2 fr. : pour 2.500 arrosages, 4 fr.

En vente chez Mme Vve CHAPOTON, 4, rue de Roanne, Saint-Etienne.

Dépôt Général : PETITS DOCKS du COMMERCE

12, Rue Confort, à LYON

BULLETIN OFFICIEL

de l'Exposition de Lyon

Universelle, Internationale et Coloniale en 1894

JOURNAL OFFICIEL DE L'EXPOSITION

Il contient tous les renseignements pouvant intéresser les visiteurs et les exposants.

JOURNAL ILLUSTRÉ : HUIT PAGES

ADMINISTRATION ET RÉDACTION :

LYON — 14, RUE CONFORT, 14 — LYON

ABONNEMENTS :

	SIX MOIS	UN AN
France	4 »	8 »
Etranger (U. P.)	5 »	9 »

ON S'ABONNE

A L'AGENCE FOURNIER

St-Etienne, 6, rue Ste-Catherine

Prix du Numéro 0. 15

Envoi franco d'un numéro sur demande affranchie

Cicerone de St-Etienne

Contenant la NOMENCLATURE DES RUES et PLACES de la ville de Saint-Etienne, avec leurs tenants et aboutissants, arrondissements municipaux et cantons.

Prix : 20 Centimes

EN VENTE A

L'Agence V. FOURNIER, 6, rue Sainte-Catherine

SAINT-ETIENNE

Tirages Financiers

La REVUE BI-MENSUELLE des Tirages Financiers paraissant les 12 et 25 de chaque mois, publie tous les Tirages des Valeurs à Lots, et reproduit périodiquement la Liste des Lots non reclamés.

En vente à l'Agence Fournier, 6, rue Ste-Catherine

LE NUMÉRO 10 CENTIMES

ABONNEMENTS — FRANCE : 2 FRANCS PAR AN

FARINE LACTÉE NESTLÉ

Cet aliment, dont la base est le bon lait, est le meilleur pour les enfants en bas âge ; il supplée à l'insuffisance du lait maternel, facilite le sevrage. — En outre, pour les adultes convalescents ou valétudinaires, cet aliment constitue une nourriture à la fois légère et substantielle.

CHRISTEN Frères, 16, r. du Parc-Royal, PARIS, et Pharmaciens

IMPRIMERIE

DU

STEPHANOIS

Lettres de funérailles

Livrées une heure après la commande

Avec Insertion gratuite dans le STÉPHANOIS

— 42 —

L'ENFANT DE LA MORTE

PAR

Louis ULBACH

Adieu, monsieur Liomer, cette fois, n'est-ce-pas, c'est bien adieu ? Je vous demande ce qu'une femme qui vous serait étrangère a le droit de demander à un galant homme.

J'attends quelqu'un qui ne peut tarder à venir, que vous ne devez pas connaître... Eloignez-vous.

Madame Bournel se redressa. Malgré l'air de hauteur qu'elle avait pris, elle parlait avec un accent amical qui troubla Liomer.

Il n'eut pas le temps de couvrir sa retraite par une objurgation suprême ou par une menace.

Comme il se retournait, il se heurta presque à un homme que ni lui, ni madame Bournel, n'avait entendu s'approcher, et qui avait écouté les dernières paroles de ce rapide entretien.

— Pourquoi, — dit le nouveau venu d'une voix railleuse, — M. Liomer ne doit-il pas me connaître ?

Madame Bournel poussa un cri et porta la main à son front.

— Qui êtes vous, monsieur ? demanda Liomer.

— Je ne réponds, ainsi que madame, que quand il ne me plaît de répondre, — repartit l'étranger du même ton sarcastique. — Si je suis surpris qu'on vous ait fait mystère de mon nom, je dois me conformer à la volonté, au caprice de madame.

La nuit claire et le reflet du gaz permettaient de distinguer les traits de l'étranger. Liomer ne l'avait jamais rencontré. Il eut vainement cherché dans sa mémoire cette figure longue, maigre, énergique, brutal, qu'une moustache, prétentieusement aiguisée, allongeait encore, en la partageant au-dessus d'un menton large, carré, et d'une mâchoire saillante. Le nez avait la courbure d'un bec d'oiseau de proie. Les yeux, sous des sourcils épais, étaient brillants ; la bouche, à demi cachée, paraissait déformée par un rire épais, et aussi sans doute par l'habitude et l'hébétation de l'ivresse.

Pourtant, ce personnage avait dans le rhythme de ses gestes, une certaine crânerie supérieure qui tient à une éducation dépravée, mais non oubliée.

Boutonné comme un homme qui ne met pas de fierté dans son linge, cravaté avec soin, le chapeau incliné sur l'oreille, les gants placés dans l'entrebâillement de son habit, sur sa poitrine, cet inconnu, avec une correction râpée, mais presque élégante, répondait au portrait classique du matamore contemporain, de l'aventurier qui porte haut son nom, qui ne craint pas la gendarmerie et qui l'offusque de son signalement.

Je ne sais si les physiologites modernes arriveront a expliquer un phénomène que les romanciers ont observé depuis lontemps, c'est qu'il est impossible à certains caractères de se soustraire à la loi, on pourrait dire à la fatalité du costume et de la physionomie qui est comme la livré de leur âme.

Il n'est pas rare de rencontrer dans toutes les catégories sociales, dans les hautes, selon la hiérarchie, comme dans les plus basses, des gens qui, n'ayant encore commis aucune action digne des galères, ont déjà l'habitude de porter leurs cheveux rasés comme des galériens, et de trainer la jambe, comme s'il avait un boulet au pied.

Du premier coup d'œil, Liomer devina que ce nouveau venu était un coquin, tout en conjecturant qu'il pouvait fort bien être un gentilhomme. Il salua madame Bournel, sans relever l'espèce de défi de l'étranger.

— Adieu, madame. Excusez-moi d'une curiosité qui ne se croyait pas indiscrète.

Le ton était froid, glacé par la douleur, plus que la colère. Liomer cessait subitement de souffrir de sa jalousie, pour souffrir du mépris. Ce bandit à la mode, ce décavé de la morale pouvait être un complice, un associé : ce n'était pas un amant.

Hélas ! instinctivement, Liomer regrettait peut-être de n'être pas jaloux.

Elisabeth devina ce brusque changement dans la tristesse de Liomer. Elle en fut blessée, mais voulant tout expliquer d'un mot et se justifier de ce tête-à-tête, elle dit avec une solennité cruelle :

— Docteur, je vous présente M. le comte de Priziac.

— Ah ! je comprends, dit simplement Liomer.

Bien qu'aucune modulation n'eût donné un sens particulier à ces paroles, il était impossible ne ne pas les trouver aussi dédaigneuses, que la présentation de Mme Bournel avait été insultante.

M. de Priziac feignit de prendre pour un petit salut le mouvement de tête involontaire qu'avait fait le docteur. Il salua, et replaçant son chapeau plus bas sur l'oreille.

— Que comprenez-vous, s'il vous plaît ? demanda-t-il avec cette politesse irritante des gens qui cherchent une querelle.

Elisabeth, qui avait eu un frémissement de joie à la réponse de Liomer, intervint pour le soutenir :

— Il est facile de comprendre, dit-elle, que si je me cache pour vous parler, ce n'est pas par coquetterie, et que si vous êtes venu à Bade me rejoindre, ce n'est ni par amitié ni par respect.

M. de Priziac sourit et galamment :

— C'est par amour.

Aucune république ne pouvait atteindre plus vivement Liomer. Il eut un redressement de la tête, comme en provoque le dégoût.

— Ah ! je vous permets ce mot-là comme si je l'avais mérité, dit Mme Bournel, car il me châtie devant un honnête homme.

— Ce n'est pas la première fois que vous me le permettez.

— C'est la dernière fois du moins que je vous l'entendrai dire. Vous m'aimez ? Après ? Je ne vous aime pas. Vous m'avez menacée de je ne sais quel scandale, si je ne vous accordais pas un rendez-vous. Nous y voici.

— Je n'avais pas demandé de témoin.

— M. Liomer peut dire si je ne me suis pas exposée aux plus injurieux soupçons de sa part pour venir vous parler en tête-à-tête.

— Il ne fallait pas donner de soupçons ; on ne vous eût pas suivie.

— Qu'importe ! M. Liomer est mon ami ; parlez devant lui.

— M. le docteur est-il de cet avis-là ?

demanda M. de Priziac d'un ton de compassion impertinente, comme s'il eût redouté d'affliger Liomer.

Liomer resta impassible.

— Au surplus, je n'ai rien à entendre, reprit Elisabeth, vous me feriez des menaces ; je les brave ; mais je les aime mieux que vos protestations d'amour. Docteur, voulez-vous me donner le bras ?

M. de Priziac étira sa moustache à plusieurs reprises.

— Je vous engage à m'écouter, madame, dit-il entre les dents.

— A quoi bon ? puisque je sais d'avance que vous voulez me dire.

— Cela prouve que je n'ai pas changé d'idée.

— Ni moi non plus.

— Alors, je parlerai devant le docteur.

M. de Priziac retira ses gants de sa poitrine, les tint à la main, et saluant courtoisement :

— Vous avez bien deviné, madame ; je ne suis venu à Bade que pour vous renouveler l'assurance de mon amour. Vous êtes veuve ; votre deuil est fini ; vos scrupules n'ont plus de prétexte. J'ai un nom qui vaut bien celui que vous quitteriez en m'épousant, et j'ai une volonté, vous le savez, que rien ne désarme.

— Elle n'est pas plus forte, ni mieux armée que ma haine. Vous m'êtes odieux ; vous le savez bien.

M. de Priziac battit plusieurs fois sa prunelle de sa paupière, comme on bat une meute trop ardente pour l'obliger au repos.

— Vous avez tort, — dit-il doucement, — de me répéter cela devant M. Liomer.

— Pourquoi ?

— Parce que vous semblez vouloir ainsi moins me faire de la peine que faire plaisir au docteur.

Madame Bournel ne résista pas à la tentation de sa haine.

— Oh ! — dit-elle avec un souffle sonore, — le docteur sait depuis longtemps ce que je pense de vous.

— Tant pis ! dit M. de Priziac d'une voix sèche, en faisant claquer sa mâchoire par un mouvement bestial.

Elisabeth comprit aussitôt quelle imprudence elle avait commise. Jusque-là, Liomer, silencieux, immobile, ne donnait aucun prétexte de provocation à M. de Priziac. Il était le spectateur ; elle venait maladroitement de le mettre en scène.

Liomer, lui aussi, devina le rôle que le hasard lui imposait. Il l'accepta simplement.

— Pour qui donc, monsieur, demanda-t-il, avez-vous dit *tant pis ?*

— Pour vous, si vous voulez.

— Pour moi !

Liomer s'arrêta après cette réplique. Un petit rire dédaigneux acheva de détourner sur lui la colère de M. de Priziac, et relevant la tête :

— Je vous avertis que je ne crains pas pour mon compte l'effet des lettres anonymes, et que je ne vais jamais à la chasse.

M. de Priziac bondit sur place.

— Allez-vous sur le terrain ?

— Un duel ! — s'écria Madame Bournel. — Monsieur Liomer, n'acceptez pas.

— Pourquoi refuserais-je ? si monsieur trouve des témoins.

(A suivre)